

— Il est bien riche et bien hypocrite, monsieur !

— Vous étiez bien pauvre et bien désespéré !...

la Providence vous a-t-elle failli ?

— Oh ! non ; monsieur... Grand Dieu !... ne croyez pas que je dise cela par ingratitude...

— Un ange sauveur est venu à vous... un vengeur inexorable atteindra peut-être le notaire... s'il est coupable. »

A ce moment Rigolette sortit de la mansarde en essuyant ses yeux.

Rodolphe dit à la jeune fille :

« N'est-ce pas, ma voisine, que M. Morel fera bien d'occuper ma chambre avec sa famille, en attendant que son bienfaiteur, dont je ne suis que l'agent, lui ait trouvé un logement convenable ? »

Rigolette regarda Rodolphe d'un air étonné.

« Comment, monsieur... vous seriez assez généreux ? »

— Oui, mais à une condition... qui dépend de vous, ma voisine...

— Oh ! tout ce qui dépendra de moi...

— J'avais quelques comptes très-pressés à régler pour mon patron... on doit les venir chercher tantôt... mes papiers sont en bas. Si, en qualité de voisine, vous vouliez me permettre de m'occuper de ce travail chez vous... sur un coin de votre table... pendant que vous travaillerez ? Je ne vous dérangerai pas, et la famille Morel pourrait tout de suite, avec l'aide de M. et madame Pipelet, s'établir chez moi.

— Oh ! si ce n'est que cela, monsieur, bien volontiers ; entre voisins on doit s'entr'aider... Vous donnez l'exemple par ce que vous faites pour ce bon M. Morel... A votre service, monsieur...

— Appelez-moi mon voisin... sans cela ça me gênera... et je n'oserai pas accepter, dit Rodolphe en souriant.

— Qu'à cela ne tienne !... Je puis bien vous appeler mon voisin, puisque vous l'êtes.

— Papa, maman te demande ;... viens ! viens ! dit un des petits garçons en sortant de la mansarde.

— Allez, mon cher M. Morel ; quand tout sera prêt en bas, on vous en fera prévenir. »

Le lapidaire rentra précipitamment chez lui.

« Maintenant, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette, il faut encore que vous me rendiez un service.

— De tout mon cœur, si c'est possible, mon voisin.

— Vous êtes, j'en suis sûr, une excellente petite ménagère ; il s'agirait d'acheter à l'instant ce qui est nécessaire pour que la famille Morel soit convenablement vêtue, couchée et établie dans ma chambre, où il n'y a encore que mon mobilier de garçon (et il

n'est pas lourd), qu'on a apporté hier... Comment allons-nous faire pour nous procurer tout de suite ce que je désire pour les Morel ? »

Rigolette réfléchit un moment, et répondit :

« Avant deux heures vous aurez ça, de bons vêtements tout faits, bien chauds, bien propres, du bon linge bien blanc pour toute la famille, deux petits lits pour les enfants, un pour la grand'mère, tout ce qu'il faut enfin... mais, par exemple, cela coûtera beaucoup, beaucoup d'argent.

— Et combien ?

— Oh ! au moins... au moins cinq ou six cents francs...

— Pour le tout ?

— Hélas ! oui... vous voyez, c'est bien de l'argent ! dit Rigolette en ouvrant de grands yeux et en secouant la tête.

— Et nous aurions ça... ?

— Avant deux heures !

— Mais vous êtes donc une fée, ma voisine ?

— Mon Dieu, non ; c'est bien simple... Le Temple est à deux pas d'ici, et vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin.

— Le Temple ?

— Oui... le Temple.

— Qu'est-ce que cela ?

— Vous ne connaissez pas le Temple, mon voisin ?

— Non, ma voisine.

— C'est pourtant là où les gens comme vous et moi se meublent et se nippent, quand ils sont économes ! C'est bien moins cher qu'ailleurs et c'est aussi bon...

— Vraiment ?

— Je le crois bien ; tenez, je suppose... combien avez-vous payé votre redingote ?

— Je ne vous dirai pas précisément...

— Comment ! mon voisin, vous ne savez pas ce que coûte votre redingote ?

— Je vous avouerai en confidence, ma voisine, dit Rodolphe en souriant, que je la dois... Alors, vous comprenez... je ne peux pas savoir...

— Ah ! mon voisin... mon voisin... vous me faites l'effet de ne pas avoir beaucoup d'ordre !

— Hélas ! non, ma voisine.

— Il faudra vous corriger de ça, si vous voulez que nous soyons amis... et je vois déjà que nous le serons... vous avez l'air si bon ! vous verrez que vous ne serez pas fâché de m'avoir pour voisine. Vous m'aideriez... je vous aiderai... on est voisin, c'est pour ça... J'aurai bien soin de votre linge... vous me donnerez un coup de main pour cirer ma chambre... Je suis matinale, je vous réveillerai, afin

que vous ne soyez pas en retard à votre magasin. Je frapperai à votre cloison jusqu'à ce que vous m'avez dit : « Bonjour, voisine ! »

— C'est convenu, vous m'éveillerez, vous aurez soin de mon linge, et je cirerai votre chambre.

— Et vous aurez de l'ordre ?

— Certainement...

— Et quand vous aurez quelques effets à acheter, vous irez au Temple ; car, tenez, un exemple : votre redingote vous coûte quatre-vingts francs, je suppose ; eh bien ! vous l'auriez eue au Temple pour trente francs.

— Mais c'est merveilleux !... Ainsi, vous croyez qu'avec cinq ou six cents francs ces pauvres Morel... ?

— Seraient nippés de tout, et très-bien, et pour longtemps.

— Ma voisine, une idée !...

— Voyons l'idée !

— Vous vous connaissez en objets de ménage ?

— Mais oui... un peu, dit Rigolette avec une nuance de fatuité.

— Prenez mon bras, et allons au Temple acheter de quoi nipper les Morel, ça va-t-il ?



— Oh ! quel bonheur !... pauvres gens !... Mais de l'argent ?

— J'en ai.

— Cinq cents francs ?

— Le bienfaiteur des Morel m'a donné carte blanche, il n'épargnera rien pour que ces braves gens soient bien... S'il y a même un endroit où l'on trouve de meilleures fournitures qu'au Temple...

— On ne trouve nulle part rien de mieux, et puis il y a de tout et tout fait : des petites robes pour les enfants, des robes pour leur mère.

— Allons au Temple alors, ma voisine...

— Ah ! mon Dieu, mais...

— Quoi donc ?

— Rien... c'est que, voyez-vous... mon temps... c'est tout mon avoir ; je me suis déjà même un peu arriérée... en venant par-ci par-là veiller la pauvre femme Morel ; et vous concevez, une heure d'un côté, une heure de l'autre, ça fait petit à petit une journée ; une journée, c'est trente sous, et quand on ne gagne rien un jour, il faut vivre tout de même... Mais bah !... c'est égal... je prendrai cela sur ma nuit... et puis, tiens ! les parties de plaisir sont rares, et je me fais une joie de celle-là... Il me semblera que je suis riche... riche, riche, et que c'est avec mon argent que j'achète toutes ces bonnes choses pour ces pauvres Morel... Eh bien ! voyons, le temps de mettre mon châle, un bonnet, et je suis à vous, mon voisin.

— Si vous n'avez que ça à mettre, ma voisine... voulez-vous que pendant ce temps-là j'apporte mes papiers chez vous ?

— Bien volontiers, ça fait que vous verrez ma chambre, dit Rigolette avec orgueil, car mon ménage est déjà fait, ce qui vous prouve que je suis matinale, et que si vous êtes dormeur et paresseux... tant pis pour vous, je vous serai un mauvais voisinage... »

Et légère comme un oiseau, Rigolette descendit l'escalier, suivie de Rodolphe qui alla chez lui se débarrasser de la poussière du grenier de M. Pipelet.

Nous dirons plus tard pourquoi Rodolphe n'était pas encore prévenu de l'enlèvement de Fleur-de-Marie, qui avait eu lieu la veille à la ferme de Bouqueval.

Nous rappellerons de plus au lecteur que mademoiselle Rigolette sachant seule la nouvelle adresse de François-Germain, fils de madame George, Rodolphe avait un grand intérêt à pénétrer cet important secret.

La promenade au Temple qu'il venait de proposer à la grisette devait la mettre en confiance avec lui et le distraire des tristes pensées qu'avait éveillées en lui la mort de la petite fille de l'artisan.

L'enfant que Rodolphe regrettait amèrement avait dû mourir à peu près à cet âge...

C'était, en effet, à cet âge que Fleur-de-Marie avait été livrée à la Chouette par la femme de charge du notaire Jacques Ferrand.

Nous dirons plus tard dans quel but et dans quelles circonstances.

Rodolphe armé, par manière de contenance, d'un formidable rouleau de papiers, entra dans la chambre de Rigolette.

## LVI. — RIGOLETTE.



**R**IGOLETTE était à peu près du même âge que la Goualeuse, son ancienne amie de prison.

Il y avait entre ces deux jeunes filles la différence qu'il y a entre le rire et les larmes ;

Entre l'insouciance joyeuse et la rêverie mélancolique ;

Entre l'imprévoyance la plus audacieuse et une sombre, une incessante préoccupation de l'avenir ;

Entre une nature délicate, exquise, élevée, poétique, douloureusement sensible, incurablement blessée par le remords... et une nature gaie, vive, heureuse, mobile, prosaïque, irrésolue, quoique bonne et compatissante.

Car, loin d'être égoïste, Rigolette n'avait de chagrins que ceux des autres ; elle y sympathisait de toutes ses forces, se dévouait corps et âme à ce qui souffrait ; mais n'y songeait plus, *le dos tourné*, comme on dit vulgairement.

Souvent elle s'interrompait de rire aux éclats pour pleurer sincèrement, et elle s'interrompait de pleurer pour rire encore.

En véritable enfant de Paris. Rigolette préférait l'étourdissement au calme, le mouvement au repos, l'âpre et retentissante harmonie de l'orchestre de la *Chartreuse* ou du *Colisée* au doux murmure du vent, des eaux et du feuillage.

Le tumulte assourdissant des carrefours de Paris à la solitude des champs...

L'éblouissement des feux d'artifice, le flamboiement du *bouquet*, le fracas des bombes, à la séré-

nité d'une belle nuit pleine d'étoiles, d'ombre et de silence.

Hélas ! oui, la bonne fille préférait franchement la boue noire des rues de la *capitale* au verdoisement des prés fleuris, ses pavés fangeux ou brûlants à la mousse fraîche et veloutée des sentiers des bois parfumés de violettes ; la poussière suffocante des barrières ou des boulevards au balancement des épis d'or, émaillés de l'écarlate des pavots sauvages et de l'azur des bluets...

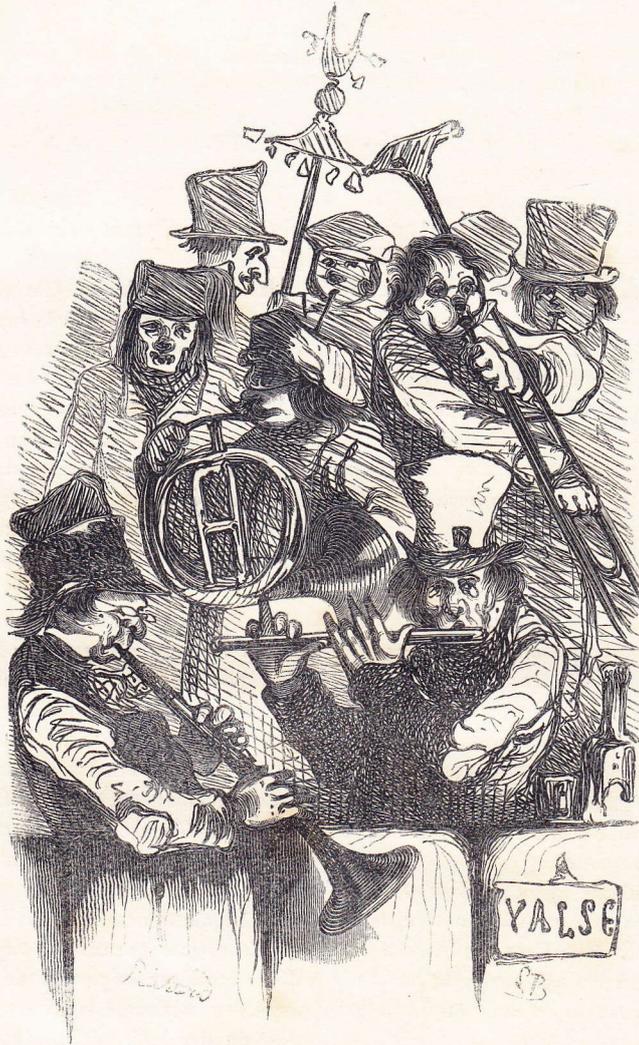
Rigolette ne quittait sa chambre que le dimanche, et le matin de chaque jour, pour faire sa provision de *mouron, de pain, de lait et de chènevis pour elle et ses deux oiseaux*, comme disait madame Pipelet ; mais elle vivait à Paris pour Paris. Elle eût été au désespoir d'habiter ailleurs que dans la *capitale*.

Autre anomalie : malgré ce goût des plaisirs parisiens, malgré la liberté, ou plutôt l'abandon où elle se trouvait, étant seule au monde... malgré l'économie fabuleuse qu'il lui fallait mettre dans ses moindres dépenses pour vivre avec environ trente sous par jour, malgré la plus piquante, la plus espiègle, la plus adorable petite figure du monde, jamais Rigolette ne choisissait ses amoureux... (Nous ne dirons pas ses amants ; l'avenir prouvera si l'on doit considérer les *propos* de madame Pipelet, au sujet des voisins de la grisette, comme des calomnies ou des indiscretions.) Rigolette, disons-nous, ne choisissait ses amoureux que dans sa classe, c'est-à-dire ne choisissait que ses voisins... et cette égalité devant le loyer était loin d'être chimérique.

Un opulent et célèbre artiste, un moderne *Raphaël* dont Cabrion était le *Jules Romain*, avait vu un portrait de Rigolette, qui, dans cette *étude* d'après nature, n'était aucunement flattée. Frappé des traits charmants de la jeune fille, le maître soutint à son élève qu'il avait poétisé, idéalisé son modèle ; Cabrion, fier de sa jolie voisine, proposa à son maître de la lui faire voir *comme objet d'art*, un dimanche, au bal de l'Ermitage. Le *Raphaël*, charmé

de cette ravissante figure, fit tous ses efforts pour supplanter son *Jules Romain*. Les offres les plus séduisantes, les plus splendides, furent faites à la grisette; elle les refusa héroïquement, tandis que le

dimanche, sans façon et sans scrupule, elle acceptait d'un voisin un modeste dîner au *Méridien* (cabaret renommé du boulevard du Temple) et une place de galerie à la *Gaieté* ou à l'*Ambigu*.



De telles intimités étaient fort compromettantes, et pouvaient singulièrement faire soupçonner la vertu de Rigolette.

Sans nous expliquer encore à ce sujet, nous ferons remarquer qu'il est dans certaines délicatesses relatives des secrets et des abîmes impénétrables.

Quelques mots de la figure de la grisette, et nous introduirons Rodolphe dans la chambre de sa voisine.

Rigolette avait dix-huit ans à peine, une taille moyenne, petite même, mais si gracieusement tournée, si finement cambrée, si voluptueusement arrondie... mais qui répondait si bien à sa démarche

à la fois leste et furtive, qu'elle paraissait accomplie : un pouce de plus lui eût fait beaucoup perdre de son gracieux ensemble; le mouvement de ses petits pieds, toujours irréprochablement chaussés de bottines de casimir noir à semelle un peu épaisse, rappelait l'allure alerte, coquette et discrète de la caille ou de la bergeronnette. Elle ne semblait pas marcher, elle effleurait le pavé; elle glissait rapidement à sa surface.

Cette démarche particulière aux grisettes, à la fois agile, agaçante et légèrement effarouchée, doit être sans doute attribuée à trois causes :



Rodolphe entre dans la chambre de Rigolette.

A leur désir d'être trouvées jolies ;

A leur crainte d'une admiration traduite... par une pantomime trop expressive ;

Au désir qu'elles ont toujours de perdre le moins de temps possible dans leurs pérégrinations.

Rodolphe n'avait encore vu Rigolette qu'au sombre jour de la mansarde des Morel ou sur un palier non moins obscur ; il fut donc ébloui de l'éclatante fraîcheur de la jeune fille lorsqu'il entra doucement dans une chambre éclairée par deux larges croisées. Il resta un moment immobile, frappé du gracieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Debout devant une glace placée au-dessus de sa cheminée, Rigolette finissait de nouer sous son menton les brides de rubans d'un petit bonnet de soie lavée, orné d'une légère garniture piquée de fleurs cerise ; ce bonnet très-étroit de passe, posé très en arrière, laissait bien à découvert deux larges et épais bandeaux de cheveux lisses brillants comme du jais, tombant très-bas sur le front ; ses sourcils fins, déliés, semblaient tracés à l'encre et s'arrondissaient au-dessus de deux grands yeux noirs ovillés et malins ; ses joues fermes et pleines se relevaient du plus frais incarnat, frais à la vue, frais au toucher comme une pêche vermeille imprégnée de la froide rosée du matin.

Son petit nez relevé, espiègle, effronté, eût fait la fortune d'une Lisette ou d'une Marton ; sa bouche un peu grande, aux lèvres bien roses, bien humides, aux petites dents blanches, serrées, perlées, était riieuse et moqueuse ; de trois charmantes fossettes qui donnaient une grâce mutine à sa physionomie, deux se creusaient aux joues, l'autre au menton, non loin d'un grain de beauté, petite mouche d'ébène, neurtrièremment posée au coin de la bouche.

Entre un col garni, largement rabattu, et le fond du petit bonnet francé par un ruban cerise, on voyait la naissance d'une forêt de beaux cheveux si parfaitement tortus et relevés que leur racine se dessinait aussi nette, aussi noire que si elle eût été peinte sur l'ivoire de ce charmant cou.

Une robe de mérinos rasain de Corinthe, à dos plat et à manches justes, faite avec amour par Rigolette, révélait une taille tellement mince et svelte, que la jeune fille ne portait jamais de corset... par économie. Une souplesse, une désinvolture inaccoutumée dans les moindres mouvements des épaules et du corsage, qui rappelait la moelleuse ondulation des ailes de la chatte, trahissait cette particularité.

Qu'on se figure une robe étroitement collée aux formes rondes et polies du marbre, et l'on conviendra que Rigolette pourrait parfaitement se passer

de l'accessoire de toilette dont nous avons parlé. La ceinture d'un petit tablier de levantine gros vert entourait sa taille, qui eût tenu entre les dix doigts.

Confiante dans la solitude où elle croyait être, car Rodolphe restait toujours à la porte, immobile et inaperçu, Rigolette, après avoir lustré ses bandeaux du plat de sa main mignonne, blanche et parfaitement soignée, mit son petit pied sur une chaise et se courba pour resserrer le lacet de sa bottine. Cette opération intime ne put s'accomplir sans exposer aux yeux indiscrets de Rodolphe un bas de coton blanc comme la neige, et la moitié d'une jambe d'un galbe pur et irréprochable.

D'après le récit détaillé que nous avons fait de sa toilette, on devine que la grisette avait choisi son plus joli bonnet et son plus joli tablier, pour faire honneur à son voisin dans leur visite au Temple.

Elle trouvait le prétendu commis marchand fort à son gré : sa figure, à la fois bienveillante, fière et hardie, lui plaisait beaucoup ; puis il se montrait si compatissant envers les Morel, en leur cédant généreusement sa chambre, que, grâce à cette preuve de bonté, et peut-être aussi grâce à l'agrément de ses traits, Rodolphe avait sans s'en douter fait un pas de géant dans la confiance de la couturière.

Celle-ci, d'après ses idées pratiques sur l'intimité forcée et les obligations réciproques qu'impose le voisinage, s'estimait très-franchement heureuse de ce qu'un voisin tel que Rodolphe venait succéder au commis voyageur, à Cabrion et à François Germain ; car elle commençait à trouver que l'autre chambre restait bien longtemps vacante, et elle craignait surtout de ne pas la voir occupée d'une manière convenable.

Rodolphe profitait de son invisibilité pour jeter un coup d'œil curieux dans ce logis, qu'il trouvait encore au-dessus des louanges que madame Pipelet avait accordées à l'excessive propreté du modeste ménage de Rigolette.

Rien de plus gai, de mieux ordonné que cette pauvre chambrette.

Un papier gris, à bouquets verts, couvrait les murs ; le carreau mis en couleur, d'un beau rouge, luisait comme un miroir. Un poêle de faïence blanche était placé dans la cheminée, où l'on avait symétriquement rangé une petite provision de bois coupé si court, si menu, que, sans hyperbole, on pouvait comparer chaque morceau à une énorme allumette.

Sur la cheminée de pierre figurant du marbre gris on voyait pour ornements deux pots à fleurs ordinaires, peints d'un beau vert émeraude, et dès le printemps toujours remplis de fleurs communes

mais odorantes ; un petit cartel de buis renfermant une montre d'argent tenait lieu de pendule ; d'un côté brillait un bougeoir de cuivre étincelant comme de l'or, garni d'un bout de *bougie* ; de l'autre côté brillait, non moins resplendissante, une de ces lampes formées d'un cylindre et d'un réflecteur de cuivre monté sur une tige d'acier et sur un pied de plomb. Une assez grande glace carrée, encadrée d'une bordure de bois noir, surmontait la cheminée.

Des rideaux en toile perse, grise et verte, bordés d'un galon de laine, coupés, ouvrés, garnis par Rigolette, et aussi posés par elle sur leurs légères tringles de fer noircies, drapaient les croisées et le lit, recouvert d'une courte-pointe pareille ; deux cabinets à vitrage, peints en blanc, placés de chaque côté de l'alcôve, renfermaient sans doute les ustensiles de ménage, le fourneau portatif, la fontaine, les balais, etc., etc., car aucun de ces objets ne déparait l'aspect coquet de cette chambre.

Une commode d'un beau bois de noyer bien veiné, bien lustré, quatre chaises du même bois, une grande table à repasser et à travailler, recouverte d'une de ces couvertures de laine verte que l'on voit dans quelques chaumières de paysan, un fauteuil de paille avec son tabouret pareil, siège habituel de la couturière, tel était ce modeste mobilier.

Enfin, dans l'embrasure d'une des croisées, on voyait la cage de deux serins, fidèles commensaux de Rigolette...

Par une de ces idées industrieuses qui ne viennent qu'aux pauvres, cette cage était posée au milieu d'une grande caisse de bois d'un pied de profondeur, placée sur une table ; cette caisse, que Rigolette appelait le jardin de ses oiseaux, était remplie de terre, recouverte de mousse pendant l'hiver ; au printemps on y semait du gazon et des petites fleurs.

Rodolphe considérait ce réduit avec intérêt et curiosité ; il comprenait parfaitement l'air de joyeuse humeur de cette jeune fille.



Il se figurait cette solitude égayée par le gazouillement des oiseaux et par le chant de Rigolette ; l'été elle travaillait sans doute auprès de sa fenêtre ouverte, à demi voilée par un verdoyant rideau de pois de senteur roses, de capucines orange, de volubilis bleus et blancs ; l'hiver elle veillait au coin de son petit poêle à la clarté douce de sa lampe...

Puis chaque dimanche elle se distrait de cette vie laborieuse par une franche et bonne journée de plaisirs partagés avec un voisin jeune, gai, insouciant, amoureux comme elle... (Rodolphe n'avait alors aucune raison de croire à la vertu de la grisetette.)

Le lundi elle reprenait ses travaux en songeant

aux plaisirs passés et aux plaisirs à venir. Rodolphe sentit alors la poésie de ces refrains vulgaires sur *Lisette et sa chambrette*, sur ces folles amours qui nichent gaiement dans quelques mansardes, car cette poésie qui embellit tout, qui d'un tandis de pauvres gens fait un joyeux nid d'amoureux, c'est la riante, fraîche et verte jeunesse... et personne mieux que Rigolette ne pouvait représenter cette adorable divinité.

Rodolphe en était là de ses réflexions, lorsque, regardant machinalement la porte, il y aperçut un énorme verrou...

Un verrou qui n'eût pas déparé la portée d'une prison. Ce verrou le fit réfléchir...

Il pouvait avoir deux significations, deux usages bien distincts...

Fermer la porte *aux* amoureux...

Fermer la porte *sur* les amoureux...

L'un de ces usages ruinait radicalement les assertions de madame Pipelet.

L'autre les confirmait.

Rodolphe en était là de ses interprétations, lorsque Rigolette, tournant la tête, l'aperçut, et, sans changer d'attitude, lui dit :

« Tiens, voisin, vous étiez donc là ? »

### LVII. — VOISIN ET VOISINE.



Le brodequin lacé, la jolie jambe disparut sous les amples plis de la robe raisin de Corinthe, et Rigolette reprit :

« Ah ! vous étiez là, monsieur le sournois ?... »

— J'étais là... admirant en silence...

— Et qu'admiriez-vous... mon voisin ?

— Cette gentille petite chambre... car vous êtes logée comme une reine, ma voisine...

— Dame ! voyez-vous... c'est mon luxe... je ne sers jamais... c'est bien le moins que je me plaise chez moi...

— Mais, je n'en reviens pas... quels jolis rideaux !... et cette commode... aussi belle que de l'acajou !... Vous avez dû dépenser furieusement d'argent ici ?

— Ne m'en parlez pas !... J'avais à moi quatre cent vingt-cinq francs en sortant de prison ;... presque tout y a passé.

— En sortant de prison !... vous ?

— Oui... c'est toute une histoire !... Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je n'étais pas en prison pour avoir fait mal ?

— Sans doute... mais comment ?

— Après le choléra, je me suis trouvée toute seule au monde... J'avais alors, je crois, dix ans...

— Mais, jusque-là, qui avait pris soin de vous ?

— Oh ! de bien braves gens !... mais ils sont morts du choléra... (Ici, les grands yeux noirs de Rigolette devinrent humides.) On a vendu le peu qu'ils possédaient pour payer quelques petites dettes, et je me suis trouvée sans personne qui voulût me recueillir ; ne sachant comment faire, je suis allée à un corps de garde qui était en face de notre maison, et j'ai dit au factionnaire : « Monsieur le soldat, mes parents sont morts, je ne sais où aller : qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? » Là-dessus l'officier est venu ; il m'a fait conduire chez le commissaire, qui m'a fait mettre en prison, comme vagabonde, et j'en suis sortie à seize ans.

— Mais vos parents ?

— Je ne sais pas qui était mon père ; j'avais six ans quand j'ai perdu ma mère, qui m'avait retirée des Enfants-Trouvés, où elle avait été forcée de me mettre d'abord. Les braves gens dont je vous ai parlé demeuraient dans notre maison ; ils n'avaient pas d'enfants ; me voyant orpheline, ils m'ont prise avec eux.

— Et quel était leur état, leur position ?

— Papa Crétu, je l'appelais comme ça, était peintre en bâtiments, et sa femme bordeuse...

— Étaient-ce au moins des ouvriers aisés ?

— Comme dans tous les ménages (quand je dis ménage, ils n'étaient pas mariés, mais ils s'appelaient mari et femme), il y avait des hauts et des bas ; aujourd'hui dans l'abondance, si le travail donnait ; demain dans la gêne, s'il ne donnait pas ; mais ça n'empêchait pas l'homme et la femme d'être contents de tout et toujours gais. (A ce souvenir la physiono-

mie de Rigolette redevenit sereine.) Il n'y avait pas dans le quartier un ménage pareil ; toujours en train, toujours chantants ; avec ça bons comme il n'est pas possible : ce qui était à eux était aux autres. Maman Crétu était une grosse réjouie de trente ans, propre comme un sou, vive comme une anguille, joyeuse comme un pinson. Son mari était un autre Roger-Bontemps ; il avait un grand nez, une grande bouche, toujours un bonnet de papier sur la tête, et une figure si drôle, mais si drôle, qu'on ne pouvait le regarder sans rire ! Une fois revenu à la maison, après l'ouvrage, il ne faisait que chanter, grimacer, gambader comme un enfant ; il me faisait danser, sauter sur ses genoux ; il jouait avec moi comme s'il avait été de mon âge ; et sa femme me gâtait que

c'était une bénédiction ! Tous deux ne me demandaient qu'une chose, d'être de bonne humeur ; et ce n'était pas ça, Dieu merci ! qui me manquait. Aussi ils m'ont baptisée *Rigolette*, et le nom m'en est resté. Quant à la gaieté, ils me donnaient l'exemple ; jamais je ne les ai vus tristes. S'ils se faisaient des reproches, c'était la femme qui disait à son mari : « Tiens, Crétu, c'est bête, tu me fais trop rire ! » Ou bien c'était lui qui disait à sa femme : « Tiens, tais-toi, *Ramonette* (je ne sais pas pourquoi il l'appelait *Ramonette*) ; tais-toi, tu me fais mal, tu es trop drôle !... » Et moi je riais de les voir rire... Voilà comme j'ai été élevée, et comme ils m'ont formé le caractère !... J'espère que j'ai profité.



— A merveille, ma voisine !... Ainsi entre eux jamais de disputes ?

— Jamais, au grand jamais !... Le dimanche, le lundi, quelquefois le mardi, ils faisaient, comme ils disaient, *la noce*, et ils m'emmenaient toujours avec eux... Papa Crétu était très-bon ouvrier : quand il voulait travailler, il gagnait ce qui lui plaisait ; sa femme aussi. Dès qu'ils avaient de quoi faire le

dimanche et le lundi, et vivre au courant tant bien que mal, ils étaient contents. Après ça, fallait-il chômer ? ils étaient contents tout de même... Je me rappelle que quand nous n'avions que du pain et de l'eau, papa Crétu prenait dans sa bibliothèque...

— Il avait une bibliothèque ?

— Il appelait ainsi un petit casier où il mettait tous les recueils de chansons nouvelles... il les ache-

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844